



Ci-contre, Pierre Cardin, en 1960.

Page de droite : en 1968, il révolutionne la haute couture avec une collection composée de justaucorps en jersey rayés sous des jupes en lainage à lanières.



Désirs

Destin — Pierre Cardin, business et provocation

Hors norme, secret et critiqué durant toute sa vie, Pierre Cardin est entré vivant dans la légende. Âgé de 95 ans, le couturier continue à diriger son empire et n'a rien perdu de son assurance, heureusement mâtinée d'humour.

Eric Jansen

Tous les jours, il se rend à son bureau, situé à l'angle de la place Beauvau. Ses fenêtres donnent d'un côté sur le ministère de l'Intérieur et de l'autre sur l'Élysée. Son QG depuis des années. « Lorsque j'avais 20 ans, j'habitais déjà ici, au numéro 118. Je n'ai jamais quitté le quartier, ça m'a porté chance. » Autour de lui, c'est un empilement de photos, de couvertures de magazines, de trophées. Toutes les cinq minutes au cours de l'entretien, il ne peut s'empêcher d'y plonger pour exhumier un cliché de lui avec Fidel Castro, Mikhaïl Gorbatchev, Ronald Reagan, Bernadette Chirac. Pierre Cardin a un ego surdimensionné. Celui des artistes. Mais lui ne connaît pas le doute. Couplée à un sens des affaires aiguisé, cette assurance a fait recette. Dans le livre hommage que publie aujourd'hui Jean-Pascal Hesse chez Assouline, on comprend pourquoi l'homme peut être fier de sa carrière. Visionnaire, il a considérablement marqué l'histoire de la mode, et la façon dont il a conquis le monde est un cas d'école. Sans oublier sa personnalité forte et atypique, qui a fait de lui un personnage romanesque. **Dans le livre de Jean-Pascal Hesse, on trouve cette citation : « La valeur de mon empire est plus grande qu'on le dit et plus petite qu'on le pense. » Expliquez-nous.**

C'est une façon de dire : cela ne vous regarde pas. Tout le monde spéculait sur ce que je possède, je préfère laisser rêver les gens, et moi également.

Vous avez tout de même une idée de ce que cela représente ?
Je suis présent dans 110 pays. Imaginez 20 millions par pays, vous voyez ? À une époque, je faisais travailler 200 000 personnes...

Vous êtes célèbre pour avoir été le premier à développer le principe des licences dans le monde. Vous souvenez-vous des réactions au début ?
Pour la haute couture, c'était un sacrilège, j'étais un traître, surtout pour la maison Saint Laurent.

Est-ce pour cela que vous avez quitté la chambre syndicale de la couture ?
J'en suis parti à cause de Pierre Bergé, il s'était montré prétentieux et

arrogant. J'étais couturier, lui directeur, le niveau n'était pas le même. Il voulait imposer son savoir. Il faisait peur à tout le monde. Il avait dit au *Figaro* : Cardin, quelle vulgarité, on n'en entendra plus parler dans trois ans. Et il a tout copié ! Il a fait du prêt-à-porter, a possédé des théâtres... comme moi. Enfin, paix à son âme.

Reconnaissez toutefois qu'entre la haute couture et le papier toilette, il y a une différence...
Oui, c'est bien pour cela que je l'ai fait ! Pour la provocation !

Vous aimez bien provoquer ?
Beaucoup !

Les licences vous ont-elles apporté une indépendance financière ?
Oui, j'ai tout de suite compris que faire un nom est difficile, mais plus encore de durer. Les licences m'ont permis de m'agrandir et d'exister encore aujourd'hui.

Pour vous, dès les années 1960, la haute couture était déjà condamnée ?
J'ai vu que les femmes travaillaient et qu'elles ne pouvaient pas aller au bureau en robe haute couture. J'ai deviné la transformation de la société, l'arrivée du socialisme en somme.

Et au fond, la haute couture ne vous amusait pas tant que ça...
Si, j'aimais vraiment cela, mais je ne voulais pas me limiter, je voulais pouvoir dessiner des meubles, faire des affaires, de l'architecture. Quand j'étais jeune, je voulais être architecte, mais c'était la guerre. Je suis monté à Paris et je suis entré chez Paquin.

Jean-Paul Gaultier, qui a commencé chez vous, dit : « Pierre Cardin, c'est à lui seul YSL, Pierre Bergé et la première d'atelier. »
C'est juste. Moi, je sais faire une boutonnière. Je peux dessiner, couper, modeler... et en parler. Je suis complet dans mon métier.

À vos débuts, des personnalités ont été bienveillantes avec vous...
Dior et Cocteau, qui était un génie. Visconti aussi, et Montherlant. J'ai eu de la chance d'inspirer le respect de ces gens. Il faut dire que j'étais un gosse assez attrayant, servant sans être servile. Je plaisais.

Vous êtes là dès la première collection de Christian Dior et du fameux tailleur Bar ?
C'est moi qui l'ai fait ! Je vais vous le dessiner. [Il s'exécute]





Pourquoi partez-vous de chez Dior ?

Pour monter ma maison. Mais nous ne nous sommes pas fâchés, comme on le raconte. Il m'a envoyé 144 roses et offert une édition originale d'*Orphée* de Jean Cocteau, avec cette dédicace : « Pour mon cher Pierre, collaborateur du premier jour, bien affectueusement, Christian Dior. »

Est-ce qu'Elsa Schiaparelli a également compté ?

Je n'y suis resté que deux mois. Elle m'a appris l'excentricité, une chaussure en guise de chapeau.

Il n'y a pas vraiment cette excentricité dans vos créations...

Non, moi je suis dans le futur, j'invente pour une vie qui n'existe pas encore.

Avez-vous connu le succès dès l'ouverture de votre maison, en 1950 ?

Tout a été très vite. À la même époque, j'ai fait presque tous les costumes pour le Bal Beistegui, à Venise, cela m'a rapporté beaucoup d'argent, que j'ai réinvesti. J'ai toujours réinvesti mon argent. Je suis très économe sans être avare. Je trouve ridicule de dépenser des millions pour présenter une collection, alors qu'on peut le faire dans deux pièces. Le talent, ce n'est pas le lieu ! Moi, quand je fais des défilés, c'est chez moi, au Palais Bulles ou dans mon palais à Venise...

Il faut dire que vous avez le goût des maisons...

C'est vrai. J'en ai cinquante-huit.

Mais pourquoi cette boulimie ?

Plutôt que d'aller boire ou perdre mon temps dans des choses inutiles, je préfère acheter.

Placer votre argent dans la pierre, comme avant...

Absolument, j'ai gardé une mentalité de paysan, j'aime bien la pierre.

L'héritage de vos parents qui étaient des agriculteurs italiens ?

Ils avaient des sablières, des glacières, des vignes, ils ont tout perdu avec la Première Guerre mondiale. Mussolini est arrivé, et ils sont partis en France. C'était en 1924, j'avais 2 ans.

Avez-vous souffert du racisme ?

Enfant, on m'appelait le petit macaroni ! Mais plus du tout ensuite.

Les gens n'ont pas toujours été gentils avec vous...

J'ai empiété dans tous les domaines, comme dans la restauration, je me suis fait des ennemis partout, mais des admirateurs aussi.

Pourquoi achetez-vous Maxim's en 1981 ?

Parce que les propriétaires, les époux Vaudable, me l'ont proposé. Ils m'ont téléphoné un samedi et m'ont dit : « Nous sommes sur le point de vendre à un émir. Quand j'ai entendu ça, j'ai pensé que ce n'était pas possible. On a signé le lundi, des millions ! »

Vous achetez donc Maxim's pour le sauver, pas pour le décliner en licences...

Absolument, mais ensuite on a fait des restaurants, des boutiques, des produits Maxim's. Finalement, c'était une très bonne affaire.

On raconte que vous signez toujours les chèques de votre personnel.

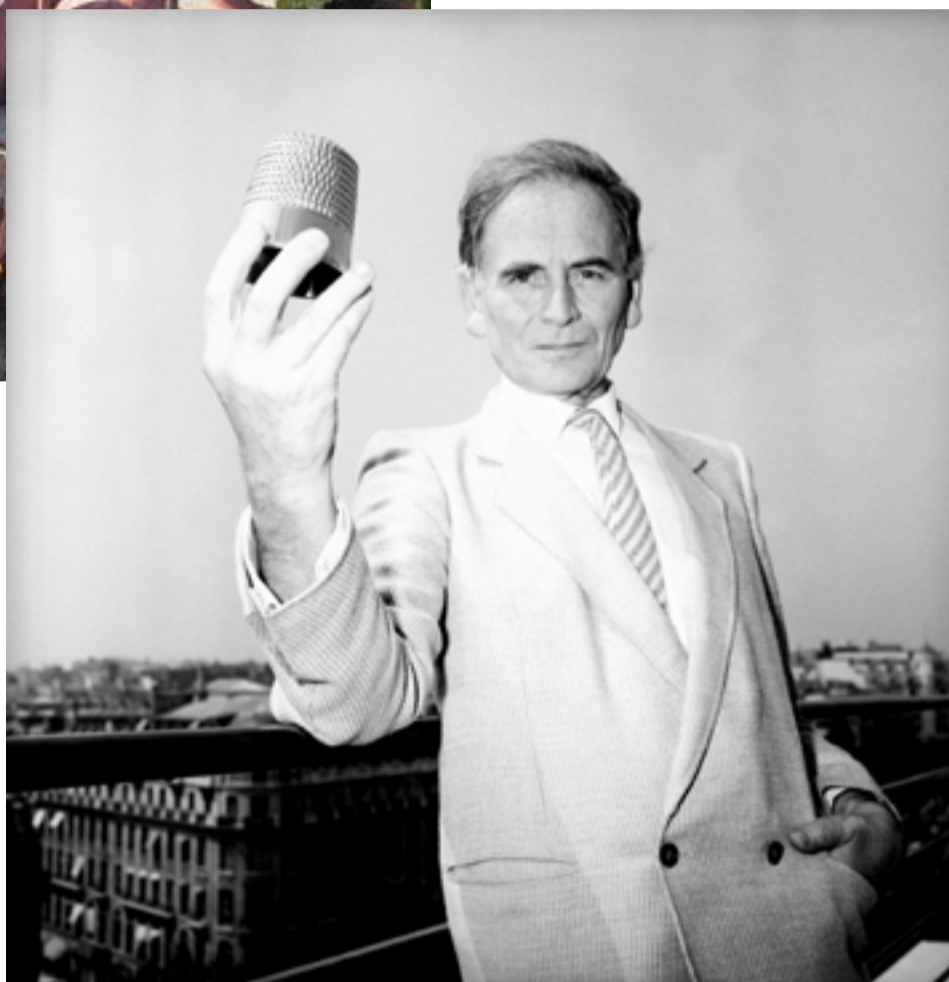
Oui, je suis mon propre conseil d'administration, comme ça je suis au courant de tout.

Parce que vous êtes incapable de déléguer ?

Dans le passé, j'ai eu des échecs avec des gens auxquels j'avais donné ma confiance, des sommes importantes.

À gauche, une silhouette immédiatement reconnaissable, comme avec ce manteau sans manches de 1992.

À droite, chaise *Espace*, en bois laqué avec dossier sculpté, 1972.



Est-ce que la solitude a accompagné votre carrière ?

J'ai toujours été seul.

Et cela vous a pesé ?

Non, il faut être seul pour décider.

Vous avez été couronné trois fois du Dé d'or, puis vous êtes entré en 1992 à l'Académie des beaux-arts. Est-ce une de vos plus grandes fiertés ?

Bien sûr. Vous imaginez : académicien ! C'était impensable pour un couturier ! Mais cela ne m'a pas tourné la tête.

Il paraît que vous vendez le Palais Bulles ?

Oui, au plus offrant, si quelqu'un me donne 350 millions, il est à lui.

100 millions serait déjà une jolie somme...

Non, ce n'est pas assez.

Avez-vous encore des projets ?

Vous plaisantez ? J'ai lancé deux parfums, des meubles sont en train de se faire et nous venons d'inaugurer une nouvelle boutique, rue Royale. Le 16 janvier, Sotheby's expose mon mobilier. J'ai aussi créé une pièce, *Le Portrait de Dorian Gray*, et l'année prochaine, on va monter *Rimbaud Verlaine*, un beau sujet. Enfin, voici les plans de la future académie Pierre Cardin que je vais faire à Paris ou à Lacoste.

Votre vie a été bien remplie. Y a-t-il une chose qui vous a manqué ?

J'aurais pu avoir des enfants.

Avec Jeanne Moreau, dont vous partagiez à un moment la vie ?

Elle le souhaitait plus que moi... Jeanne était une femme étonnante, jamais ennuyeuse, admirative, comme je l'étais pour elle. On s'entendait bien, on était indépendant, pas jaloux, très compréhensif l'un pour l'autre.

Mais le grand amour de votre vie, c'est André Oliver ?

C'est celui qui m'a le plus bouleversé. C'était un garçon merveilleux, très beau, qui m'adorait, ce qui compte. Aimer c'est bien, mais être aimé, c'est encore mieux !

Vous n'avez jamais eu envie d'écrire votre autobiographie ?

C'est trop tôt.

Avec l'Espace Cardin et le Festival de Lacoste, l'art a toujours été présent dans votre vie. Est-ce parce que vous auriez aimé être comédien, ou musicien ?

Quand je suis arrivé à Paris, j'avais un physique avantageux et on m'a proposé d'être comédien. On disait que j'avais des chances, mais cela m'aurait pris trop de temps. Le costume de théâtre a tout de suite marché. J'ai travaillé avec Jean Cocteau, Visconti, Max Ophuls, Jean Delannoy. Plus tard, j'ai tourné avec Jeanne Moreau, *Jeanne, la Française*.

Et la musique ? La peinture ? Pas d'envie particulière ?

Non, plutôt l'architecture et la sculpture, mais mes robes sont des sculptures vivantes.

Vous continuez d'ailleurs à créer des robes de haute couture...

C'est une toute petite goutte, mais de nombreuses clientes me sont fidèles. Que voulez-vous, j'ai un style, c'est comme Picasso.

Que va devenir votre empire après vous ?

Certains vont hériter, mais pour la création, ce sera différent.

Finalement, le futur des années 1960, c'est notre présent. Quel regard portez-vous sur lui ? Un peu décevant, non ?

Non, je trouve qu'il y a beaucoup de progrès. Le monde a toujours été bouleversé. C'est vrai qu'avant il y avait du rêve, on voulait aller sur la lune !

On dit que vous êtes l'un des cinq Français les plus connus au monde. Cela vous fait plaisir ?

Qui sont les quatre autres ?

Le fameux Palais Bulles, qui symbolise si bien le goût du couturier pour le futur.

Pierre Cardin a été couronné de trois Dés d'or en 1977, 1979 et 1982.

Il a eu une liaison avec Jeanne Moreau, et a tourné avec elle le film *Jeanne, la Française*, en 1973.